

New York, de l'été 1942 au printemps 1943.

PERSONNAGES

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY,
dit Tonnio¹.

CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY
(née Suncin Sandoval), sa femme.

DENIS DE ROUGEMONT,
philosophe et écrivain Suisse. Amant de Consuelo.

La première lecture-spectacle de Saint-Exupéry à New York a eu lieu au Centre Culturel d'Uccle (Direction Jacqueline Rousseau) le 10 mars 2015, avec les trois créateurs des rôles, dans une mise en espace de l'auteur, dans le cadre des Universités Populaires du Théâtre.

1 Consuelo écrivait toujours Tonio, avec deux N !
Peut-être pour le rendre unique ?

Spectacle créé le 8 novembre 2016 au Théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve.

Une production de l'Atelier Théâtre Jean Vilar (Direction Cécile Van Snick) et des Utopies en Marche asbl.

Mise en scène, scénographie et lumières :

Jean-Claude Idée

Antoine de Saint-Exupéry :

Frédéric Lepers

Consuelo de Saint-Exupéry :

Stéphanie Van Vyve

Denis de Rougemont :

Frédéric Almaviva

Assistant à la mise en scène :

Simon Willame

Administratrice Utopies en marche asbl :

Nathalie Rimé

Régie son / lumière :

Mathieu Bastyns

Régie plateau :

Vincent Lamer

Habilleuse :

Emmanuelle Froidebise

Construction décor :

Jean-Philippe Hardy, Vincent Lamer

Peinture décor :

Eric Degauquier

Direction technique :

Jacques Magrofuoco

À Nathalie
ma femme
et correctrice
« Mon oiseau à flumes ».

I.

Un midi de l'été 1942.

*Dans la villa de Saint-Exupéry, en bord de mer,
près de New York.*

TONNIO — Tu nous présentes, ma chérie ?

CONSUELO — Tonnio, je te présente Denis.

DENIS — Denis de Rougemont.

TONNIO — Antoine de Saint-Exupéry.

CONSUELO — Denis est écrivain et philosophe.

TONNIO — Vous êtes français ?

DENIS — Non, suisse.

TONNIO — Ah ! Tant mieux.

CONSUELO — Ces temps-ci, Tonnio préfère éviter ses compatriotes.

DENIS — Vraiment ?

TONNIO — Les Gaullistes et les Pétainistes veulent chacun m'avoir dans leur camp.

DENIS — Je les comprends.

CONSUELO — N'est-ce pas ? ! Tonnio est un héros en France, et une star en Amérique. Ils veulent tous en faire leur porte-drapeau.

TONNIO — New York est un nœud de vipères françaises.

CONSUELO — Son livre « Flight to Arras. »

TONNIO — « Pilote de Guerre. »

CONSUELO — A été le grand succès éditorial de l'année 42, ici, aux États-Unis. Tonnio suscite des jalousies chez ses confrères français.

TONNIO — Laissons cela, prenons l'apéritif. Soyez le bienvenu dans notre Versailles.

CONSUELO — Tonnio dit que j'ai des goûts de luxe. Une baraque en planches !

TONNIO — Un modeste meublé, loué pour trois sous dans un parc en bord de mer. 3 étages, 5 chambres, 22 pièces.

CONSUELO — Nous avons chaque week-end des amis à loger. La preuve !

TONNIO — Bourbon ? Porto ?

DENIS — Vin blanc, si vous avez ?

CONSUELO — Mais bien sûr.

TONNIO — Parlez-nous un peu de vous.

DENIS — Je suis...

TONNIO — Consuelo m'a dit que vous étiez charmant. Elle n'a pas menti.

DENIS — Elle est trop bonne. Je suis...

TONNIO — Tirez une carte. (*Denis tire une carte et la regarde.*) Ne me la montrez pas ! Remplacez-la. (*Denis le fait.*) Je mélange. Coupez. (*Denis coupe.*) À présent je vous la retrouve. (*Il brandit une carte.*) Valet de cœur !

DENIS — Bravo.

CONSUELO — Porto, Tonnio ?

TONNIO — Bien sûr.

CONSUELO — Moi aussi.

TONNIO — Ou plutôt non, du lait, un grand verre de lait, glacé !

CONSUELO — Revenons à vous Denis. Vous vous plaisez en Amérique ?

DENIS — Ma foi, oui, en Suisse j'étais.

TONNIO — Moi, depuis que je suis arrivé ici en décembre 40, c'est comme si j'étais tombé sur une autre planète. Leur langue surtout me fait peur. J'ai peur, si je l'apprends, d'oublier le français, aussi, je m'y refuse absolument.

CONSUELO — Il fait toujours ses courses accompagné d'un traducteur ! Même pour acheter ses cravates. Je lui ai payé une très jolie fille pour lui donner des leçons d'anglais, Adèle !

TONNIO — Adèle, oui. Je m'enfermais avec elle chaque après-midi dans ma chambre.

CONSUELO — Mais il ne faisait aucun progrès. Un jour je les ai surpris. Il lui avait appris à jouer aux échecs !

TONNIO — Adèle ne connaissait pas ce jeu ! Je n'ai fait que lui demander le nom des pièces en anglais. Puis elle a voulu que je lui montre comment s'en servir.

CONSUELO — Alors, racontez-nous un peu, Denis. Et toi, laisse-le parler, sois gentil.

TONNIO — Je suis un ours très gentil. À votre santé.

CONSUELO — À votre santé, Denis, que cette maison soit la vôtre.

DENIS — Consuelo, Antoine, à votre charmante hospitalité !

TONNIO — Gardez vos compliments pour demain matin ! Vous verrez cette nuit. Consuelo et moi nous sommes insomniaques. On crie, on chante, on se dispute, on fait l'amour, on se poursuit dans les couloirs. Et je marche en lisant mes textes à voix haute pendant des heures. (À Denis :) Alors ?

DENIS — Alors, je suis...

TONNIO — Asseyons-nous, vous serez mieux pour causer. (*Tous s'assoient. Tonnio boit son lait d'un trait.*) Alors ?

DENIS — Moi aussi je suis arrivé ici en 40. Expédié par mon Gouvernement pour donner des conférences, avec le conseil de ne plus revenir, sous peine de me faire arrêter en rentrant en Suisse.

Tonnio étale ses cartes à jouer sur une table. Denis s'arrête, déconcerté.

CONSUELO — Ne vous en faites pas. Tonnio fait une réussite. Il fait souvent des réussites.

TONNIO — Ça m'aide à écouter quand quelqu'un d'autre parle.

DENIS — Je vois. Je vous en prie, continuez.

TONNIO — (*Reprenant son manège.*) Qu'aviez-vous fait pour mériter cet exil ?

DENIS — J'ai publié en 38 mon « Journal d'Allemagne » où je décrivais la montée du nazisme, sous un jour peu flatteur. Puis, mobilisé en 40, sous l'uniforme, j'ai critiqué la volonté de la Suisse de rester neutre.

TONNIO — Pas très règlementaire !

CONSUELO — Mais très courageux !

TONNIO — L'armée doit rester la grande muette, paraît-il !

CONSUELO — Sois gentil, Tonnio.

TONNIO — Jouez-vous aux échecs ?

DENIS — Cela m'arrive.

TONNIO — Alors, vous serez mon homme. (*Petit temps.*) Comment avez-vous rencontré ma femme ?

CONSUELO — Chez des amis, je te l'ai dit. Des amis d'amis.

DENIS — Des amis communs, espagnols.

CONSUELO — Dali, Miro... Denis parle espagnol, il a séjourné en Argentine.

TONNIO — Vous êtes marié ?

DENIS — Marié. Séparé. Deux enfants.

TONNIO — Séparé ? !

CONSUELO — Il a écrit un livre merveilleux : « L'Amour et l'Occident ». Il y parle de toutes les formes d'amour.

TONNIO — Tu nous as ramené un spécialiste !

CONSUELO — Eros et Agapè

Tristan et Yseult

L'amour mystique

L'amour courtois

L'adultère bourgeois

C'est passionnant.

Tonnio se lève et chante un air de la Renaissance française : « Il était une fillette » de Clément Janequin.

TONNIO — « Il était une fillette
Qui voulait savoir le jeu d'amour »

CONSUELO — Tonnio chante aussi.

TONNIO — « Un jour qu'elle était seulette
Je lui en appris deux ou trois tours »

CONSUELO — Jour et nuit. Souvent à tue-tête.

TONNIO — « Je lui dis : vous me tentez,
Elle me dit : recommencez
Je l'empoigne, je l'embrasse, je la fringue fort »

DENIS — Moi qui croyais rencontrer un archange.

TONNIO — « Elle crie : ne cessez
Je lui dis : vous me gêtez »

CONSUELO — Tonnio, tu eres tonto ! (*Elle tousse.*)

TONNIO — « Laissez-moi petite garce, vous avez grand tort. »
N'y voyez aucune allusion, à personne !
Clément Janequin 1540 !

DENIS — Vous avez une belle voix.

TONNIO — Vous resterez bien 2 ou 3 jours ?

DENIS — Au mieux le week-end. Je travaille lundi. J'ai trouvé un emploi comme professeur. Je donne cours, de...

TONNIO — (*Le coupant.*) Que pensez-vous de la situation actuelle, Monsieur le Professeur ? (*À Consuelo :*) Pimprenelle, je prendrais bien un porto à présent.

CONSUELO — Tu peux te servir, ta Pimprenelle est fatiguée. (*Elle tousse.*)

TONNIO — Méchante. (*Il va se servir.*) Elle aime à me faire mal presque autant qu'à me faire du bien. C'est une hystérique ibérique.

CONSUELO — Latino.

TONNIO — Une schizophrène effrénée.

DENIS — Ce doit être fatigant à la longue.

TONNIO — Aussi nous nous voyons le moins possible.

CONSUELO — Nous avons un mariage très tonique Tonnio et moi.
Je le quitte, il m'appelle au secours, je le reprends, il me quitte.

TONNIO — Depuis dix ans, c'est un cycle infernal.

DENIS — Vous savez qu'en Argentine, on parle encore de votre rencontre. Une soirée à l'Alliance Française en 1930 ?

CONSUELO — J'étais la jeune veuve d'un grand poète, Enrique Gomez-Carrillo.

TONNIO — 3 amours, 3 écrivains. Elle aime la littérature.

CONSUELO — Lui, c'était le grand pilote, l'aventurier, le héros de l'Aéropostale. On nous a présentés, il n'a plus voulu me lâcher la main.

TONNIO — Elle était si belle.

CONSUELO — Il me faisait mal, ce gros ours !
Mais il avait une façon de me regarder...
Comme si j'étais unique au monde.

DENIS — Alors, il vous a proposé de vous emmener faire un tour dans son avion.

TONNIO — (*À Consuelo :*) Avec tous tes amis.

DENIS — C'est vrai ?

TONNIO — En pleine nuit.

DENIS — C'est ce qu'on m'a raconté là-bas.

CONSUELO — Il nous a tous embarqués dans sa voiture. Il a foncé vers l'aéroport, qu'il a fait rouvrir pour nous !

TONNIO — Facile ! J'étais son directeur.

CONSUELO — Et le temps de prendre un café au bar, l'avion était sur la piste, tout brillant dans les projecteurs.

DENIS — Il vous a fait prendre la place du co-pilote.

TONNIO — Elle, à côté de moi, et tous les autres, derrière.

CONSUELO — C'est vrai. Je n'avais jamais pris l'avion. La peur de ma vie !

TONNIO — Je mets les gaz. Je pousse le moteur à fond. On décolle.

CONSUELO — Ça vibrait de partout, j'ai cru mourir.

TONNIO — Je stabilise et je leur montre les lumières de Buenos Aires et le fleuve sous nos pieds.

DENIS — C'est l'émerveillement complet ? !

CONSUELO — La terreur !

TONNIO — Alors je lui mets la main sur la cuisse et je lui demande un baiser.

CONSUELO — Le coup classique. Je refuse.

TONNIO — Je lâche les commandes. Je pleure.
Je lui dis : « C'est parce que vous me trouvez laid ? »

CONSUELO — Je réponds : « Non, mais je suis veuve. »

TONNIO — Qu'importe, j'insiste : « Un baiser ! »

CONSUELO — « Et puis je n'embrasse pas comme ça, le premier venu. »

TONNIO — « Je ne suis pas le premier venu. Je suis une légende. Je suis Antoine de Saint-

Exupéry. Et je vous demande votre main. »

CONSUELO — De grosses larmes coulaient sur ses joues. Je lui dis : « Vous êtes fou ! »

TONNIO — Je lui réponds « Oui ». Je pars en piqué, en looping, je vire d'une aile sur l'autre. Tout le monde derrière vomissait.

CONSUELO — Moi, je ne voulais pas lui faire ce plaisir. Tonnio me regardait avec son sourire de macho, son sourire d'aristocrate français.

TONNIO — Je lui ai dit : « Donnez-moi ce baiser ou je nous engloutis tous dans l'océan. » Tous les autres passagers la suppliaient de m'embrasser.

CONSUELO — Plus ils disaient oui, plus je disais non.

TONNIO — J'ai mis le cap sur la mer.

DENIS — Alors, elle l'a fait.

TONNIO — Elle l'a fait !

CONSUELO — Je lui ai donné un baiser.

TONNIO — Il y a 12 ans !

CONSUELO — Ce vol, c'était comme un viol.

TONNIO — Ce n'était qu'un baiser volé.

CONSUELO — Puis il a annoncé nos fiançailles.

TONNIO — Nous avons attendu ma mère pour la
noce mais elle n'est jamais venue.

CONSUELO — Alors il m'a ramenée en Europe.

TONNIO — Où je t'ai épousée.

CONSUELO — Je me suis mariée à la mode
espagnole.

TONNIO — Tout en noir.

CONSUELO — J'étais veuve !

TONNIO — C'était d'un gai !

CONSUELO — Oui, il m'a épousée, mais à la
sauvette, sans personne. Pas un membre de ma
famille. Rien que la sienne.

TONNIO — Et encore pas toute entière. Mes sœurs
ne voulaient pas voir Consuelo. (À *Consuelo* :)
Tu pleures ? (À *Denis* :) D'habitude elle pleure
toujours quand je dis ça.

Le téléphone sonne, personne ne répond. Temps.

DENIS — Le téléphone sonne.

Consuelo veut décrocher.

TONNIO (y allant) — Laisse. (*Il décroche.*) Not at home. (*Il raccroche.*)

CONSUELO — Tu as raccroché. Laquelle était-ce ? Sylvia... ? Nelly... ? Adèle... ?

TONNIO — Mais non, un raseur.

Le téléphone sonne à nouveau. Temps.

DENIS — On sonne encore.

Consuelo devance Tonnio.

CONSUELO — A mi me toca. (*Elle décroche.*) Not at home ! Oh, Sylvia ! I'm so sorry. Je vous prenais pour une des autres ! (*Couvrant le cornet.*) Sylvia Hamilton, c'est pour toi Tonnio chéri... (*À Denis :*) C'est un Don Juan frénétique et minable. Il cherche partout sa maman dans les culottes des filles.

TONNIO — Sylvia, pourquoi appelez-vous ici ? (*Temps.*) Chérie, vous savez bien que je ne parle

pas anglais. Passez-moi votre amie francophone. (*Temps.*) Bonjour mademoiselle. Votre voix est charmante, c'est quoi votre petit nom ? Irène, comme c'est doux. Un rendez-vous Irène ? Pourquoi pas, mais pourquoi faire ? Ah ! Non Irène, non, (*Temps.*) non ! Mademoiselle, pas d'interview. (*Temps.*) Ça m'est égal que vous soyez journaliste. Je ne désire plus prendre la parole pour l'instant. Dès que je donne mon avis, je me fais agonir d'injures.

CONSUELO — Mais tout le monde veut entendre la vérité de la bouche du grand héros. Le seul qui ai eu des « cojones » là-bas pendant la campagne de France.

TONNIO (*au téléphone*) — Un instant. (À *Consuelo* :) Arrête !

CONSUELO — Ça pour des couilles, il en a. Et un énorme instrument, en forme de siphon, elles en sont toutes folles !

TONNIO — Arrête, veux-tu ?

CONSUELO — Mais pour ce qui est de dire la vérité, il n'a jamais pratiqué que le mensonge.

TONNIO — Arrête ! Bordel !

CONSUELO — Le mensonge. ; Burlador !

TONNIO (*au téléphone*) — Allô, Irène, pouvez-vous faire l'interview chez Sylvia ?

Oui ! Alors ne bougez pas. Restez sur place, j'arrive tout de suite.

(*Il raccroche.*) Poussin chéri, vous aiderez bien Denis à s'installer ?

CONSUELO — Mais on va servir le déjeuner.

TONNIO — Garde ma part au frais. Je ne rentrerai peut-être pas.

CONSUELO — Mais tu ne peux pas me faire une chose pareille. Je t'interdis.

TONNIO — Jamais, jamais tu ne m'interdiras rien, tu m'entends, jamais.

CONSUELO — Je t'interdis. Je te tuerai, bestia bruta ! (*Elle tousse.*)

TONNIO (*chante*) — « Après avoir senti le goût
Elle me dit en soupirant
Le premier coup me semble lourd
Mais la fin me semble friand. »

CONSUELO — Je t'interdis, reviens. Je te quitte. Je rentre en Europe. Je vais demander le divorce. (*Tonnio sort. Elle tousse.*) Me voy a morir. (*Elle tousse. On entend une porte claquer.*)

DENIS — Il est parti.

Consuelo arrête aussitôt de tousser.

CONSUELO — Je n'arrive pas à ne pas être jalouse.

DENIS — C'est naturel.

CONSUELO — Depuis toujours.

DENIS — Il vous aime mal.

CONSUELO — Depuis toujours il me torture. Il me trompe. Il m'humilie, puis il revient sans crier gare et il me dit : « Tu es ma femme pour la vie, je n'aimerai jamais que toi. » Il me fait préparer une valise, nous partons au bout du monde. De là, il redécalle et il m'oublie.

Aux quatre coins de la planète, n'importe où, n'importe quand, je le suivais. Puis il recommençait à me tromper, partout, au vu et au su de tous, avec des grandes blondes, toujours, moi qui suis petite et brune, désespérément brune. (*Elle tousse.*)

DENIS — Calmez-vous. Calme-toi.

CONSUELO — Je le déteste. ¡ Hijo de puta !

DENIS — Viens t'asseoir. Tout ça n'est pas grave, après tout, toi aussi tu le trompes, non ?

CONSUELO (*Fière*) — Je ne le trompe pas, je meuble son absence. Sa famille me rejette. Toutes ses sœurs me haïssent ! Sa mère, la comtesse, trouve qu'il s'est mal marié avec une Sud-Américaine, une fille de paysan, née sous un volcan, dans les tremblements de terre et les coulées de boue. Ce n'est pas vrai, je n'ai jamais été pauvre, jamais, ce n'est pas vrai. Là-bas j'avais des domestiques. Quand j'ai épousé Gomez-Carrillo je suis même devenue une femme célèbre, riche et puissante. Nous avons des châteaux, des domaines. J'ai mené la grande vie à Paris, alors que lui bricolait encore ses avions en province ! Quand j'ai rencontré Tonnio, ça a été comme une maladie pour moi. J'étais veuve, j'avais une rente, des titres. J'ai tout perdu en me remariant. Je l'ai fait par amour, par amour.

Mais lui, il a les poches percées. Il flambe tout, on est sans cesse dans la gêne. On va d'un hôtel, d'un appartement, à l'autre, poursuivis par les huissiers. J'en ai assez, assez !

DENIS — Quitte-le !

CONSUELO — C'est moi qui l'ai fait, cet homme, il me doit tout. Il ne croyait pas à ses

talents littéraires. C'est moi qui l'ai forcé à écrire. Je l'enfermais avec un petit tonneau de porto au robinet en or. Il ne pouvait pas entrer dans ma chambre, s'il n'avait pas fourni ses deux pages ! (*Elle rit.*)

DENIS — Oublie-le.

CONSUELO — Et puis ses accidents, tous ses accidents, mortels, auxquels il survit toujours. Dans la mer, dans le désert, dans les montagnes, il survit. L'hydravion, retourné dans la rade de Saint-Raphaël ; en Libye, le crash dans le désert ; le capotage en bout de piste, dans les montagnes au Guatemala. Il survit, mais en mille morceaux. Et moi stupide, je suis sa femme, son infirmière. Je reviens toujours le soigner, même quand il m'a chassée, trompée, je reviens panser ses plaies, calmer ses angoisses, avec la peur au ventre. Et je fais toujours ses valises. Il perd ses chaussures, ses chaussettes, dans les vases, dans le frigo. Il faut tout prévoir, tout plier, repasser, lui préparer des thermos de café très fort, sucré, pour les vols de nuit sur la ligne, le casse-croûte, la gamelle, et une petite photo de moi. Et puis l'attente, l'attente, trembler, trembler, sur le bord des pistes mal éclairées, dans la pluie, la neige, le sable. Je l'aime tant, je l'aime tant. Il est un opium pour moi ! Tu vas rester Denis ? Tu vas rester l'attendre avec moi !

DENIS — Je resterai, je t'aime.

CONSUELO — Tu me feras l'amour, Denis, tu me feras l'amour.

DENIS — Je te ferai l'amour, en l'attendant.

CONSUELO — C'est bien Denis, tu es gentil, je suis contente. (*Elle se blottit dans ses bras.*)

Noir.